



LA REINE SOLEIL

LE DESTIN DE L'ÉGYPTE EST ENTRE LEURS MAINS



LEON ZURATAS PRÉSENTE

LA REINE SOLEIL

UN FILM DE PHILIPPE LECLERC

D'APRÈS LE ROMAN DE CHRISTIAN JACQ "LA REINE SOLEIL" ÉDITIONS JULLIARD

Durée : 1h17 - Visa : 110 063 - 1.85 - Dolby SRD

Les photos du film, le dossier de presse et le dossier pédagogique sont téléchargeables sur www.splendor-films.com

AU CINÉMA LE 25 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION
Splendor Films
308 rue de Charenton 75012 Paris
Tél. : 09 81 09 83 55 / 06 30 20 54 71
programmation@splendor-films.com
www.splendor-films.com

PRESSE
SF EVENTS
Tél. : 07 60 29 18 10
presse@splendor-films.com



SYNOPSIS

Egypte antique, 18^{ème} dynastie.
Akhesa, ravissante princesse de 14 ans, est loin d’imaginer qu’elle règnera un jour sur l’Egypte...

Lorsque son aventure commence, l’impétueuse jeune fille se rebelle contre son père, le pharaon Akhenaton. Elle refuse de vivre confinée dans l’enceinte du palais royal et veut découvrir pourquoi sa mère, la reine Nefertiti, est partie s’exiler sur l’île d’Eléphantine.

Akhesa s’enfuit avec l’aide du prince Thout, dans l’espoir de retrouver sa mère. Au mépris du danger, les deux adolescents voyagent alors des rives du Nil aux dunes brûlantes du désert, et affrontent avec courage le mercenaire Zannanza et les prêtres qui complotent pour renverser le pharaon.

Avec leur innocence comme seule arme, Akhesa et Thout surmonteront de nombreuses épreuves, et connaîtront ensemble un destin extraordinaire.

LES PERSONNAGES

AKHESA: Notre héroïne est une jeune princesse de 14 ans. Délaissée par son père, souffrant de l'absence de sa mère, elle ne peut se confier qu'à sa chatte Bastat, son unique compagnon. Belle, vive et courageuse, la cadette des filles d'Akhenaton se refuse à passer le reste de son existence confinée dans le palais, car elle devine que de nombreux dangers menacent l'Égypte. Avec l'aide de Thout, un jeune prince qui saura trouver le chemin de son cœur, Akhesa prendra tous les risques pour retrouver sa mère et sauver l'Égypte des complots fomentés par ses ennemis.

THOUT: Poussé par sa nourrice à demander la main d'Akhesa, le jeune prince Thout a bien du mal à contenir son caractère impulsif et fougueux. Il n'a que faire de cette princesse qui le traite comme un enfant alors qu'il se considère déjà comme un homme. Mais il oublie vite ces disputes et aide la jeune fille à accomplir son destin, sans se douter qu'un jour, il règnera à ses côtés sous le nom de Thoutankhamon...

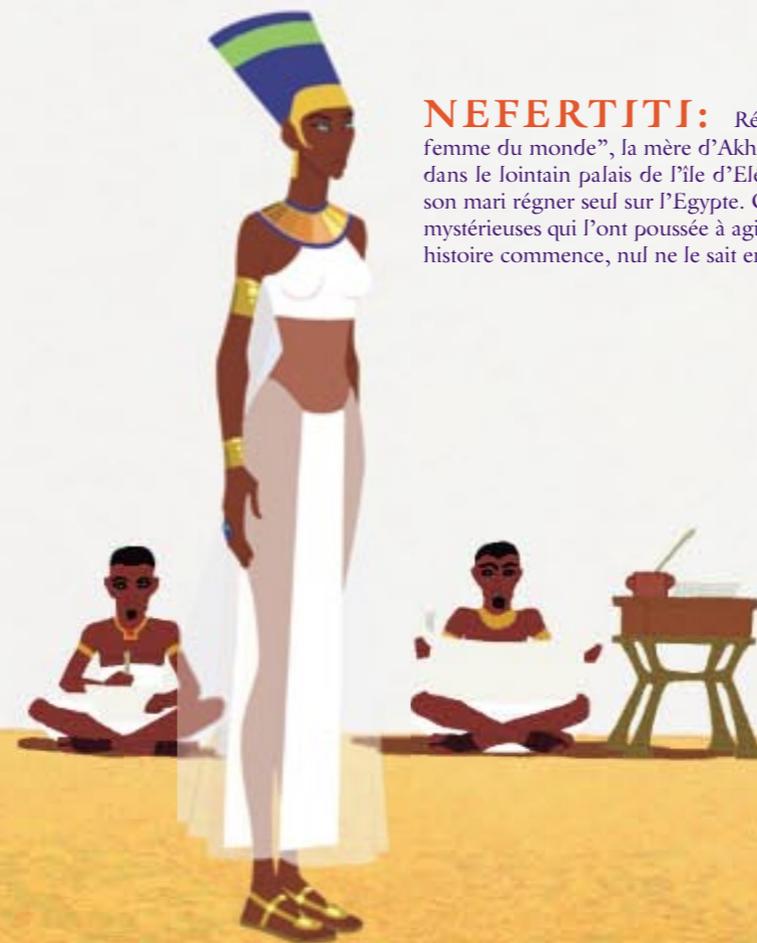
LE PHARAON AKHENATON: Obsédé par le culte du dieu unique Aton, Akhenaton délaisse Akhesa et reste sourd aux conseils du général Horemheb, en dépit de la menace d'une invasion hittite. Perdu dans son rêve mystique, Akhenaton ne comprend pas que ses conseillers complotent déjà pour causer sa perte...



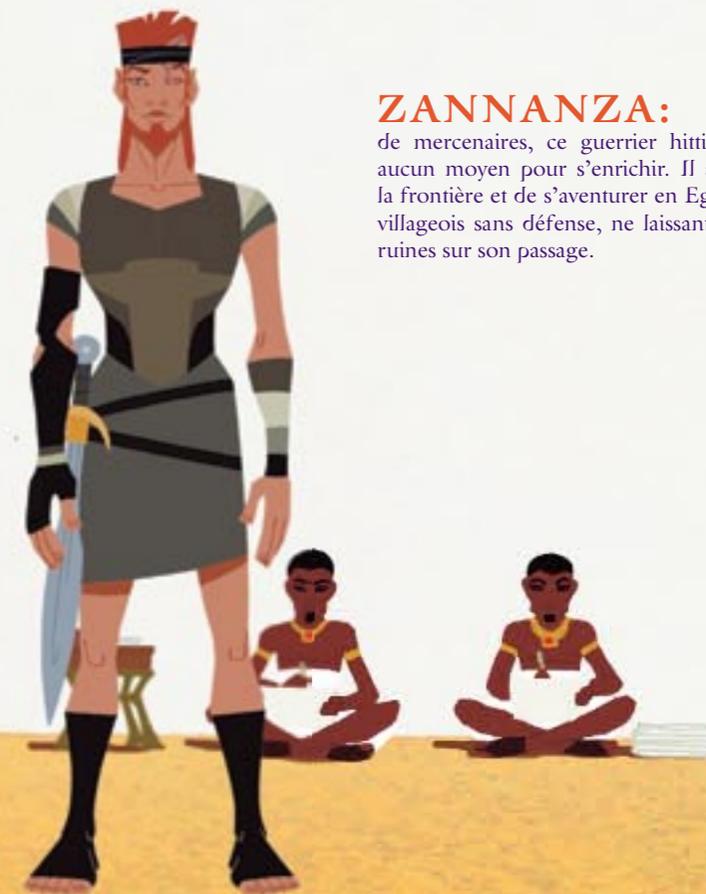
HOREMHEB: Le général Horemheb voit chaque jour la menace hittite se préciser autour des frontières du royaume. Si sa loyauté envers Akhenaton est totale, Horemheb se doit de protéger l’Égypte. Combien de temps encore va-t’il se résigner à obéir aux ordres absurdes du pharaon... avant de se rebeller contre lui ?



NEFERTITI: Réputée “la plus belle femme du monde”, la mère d’Akhesa, a choisi de s’exiler dans le lointain palais de l’île d’Eléphantine, et de laisser son mari régner seul sur l’Égypte. Quelles sont les raisons mystérieuses qui l’ont poussée à agir ainsi ? Lorsque notre histoire commence, nul ne le sait encore...



ZANNANZA: Chef d’une bande de mercenaires, ce guerrier hittite ne recule devant aucun moyen pour s’enrichir. Il a décidé de franchir la frontière et de s’aventurer en Égypte pour y piller les villageois sans défense, ne laissant que des champs de ruines sur son passage.



LA GENÈSE DU FILM : DU ROMAN ORIGINAL AU PROJET INITIAL

*ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN JACQ
ÉCRIVAIN ET ÉGYPTOLOGUE
AUTEUR DU ROMAN LA REINE SOLEIL*

Né à Paris en 1947, Christian Jacq publie à 21 ans un essai sur les liens entre l'Égypte ancienne et le Moyen Âge. Il a entrepris des études d'archéologie et d'égyptologie, et obtient un doctorat d'égyptologie à la Sorbonne.

Christian Jacq publie une vingtaine d'essais, dont *L'Égypte des grands pharaons*, qui est récompensé par l'Académie française. Il devient producteur délégué à France-Culture, et travaille sur l'émission *Les Chemins de la connaissance*.

Son roman *Champollion l'Égyptien* remporte un énorme succès en 1987 et change alors sa vie. C'est l'année suivante que paraît *La Reine Soleil*, (Éditions Julliard, 1988) récompensé par le prix Jean d'Heurs du roman historique. *L’Affaire Toutankhamon* obtient ensuite le Prix des Maisons de la presse en 1992, et la trilogie *Le Juge d'Égypte* reste sur la liste des best-sellers en 1993 et 1994 , totalisant plus de 300 000 exemplaires vendus.

En 1995, Christian Jacq entreprend de raconter la vie de Ramsès en cinq volumes. 650 000 exemplaires du premier tome, *Le Fils de la Lumière*, seront vendus en France. L'ensemble de la saga sera vendu à 11 millions d'exemplaires dans le monde.

En 2000, son nouveau roman en quatre volumes, *La Pierre de Lumière* est traduit en vingt-trois langues et tiré à cinq millions d'exemplaires.

Christian Jacq est aujourd'hui le romancier français vivant le plus vendu dans le monde.

Comment votre passion pour l'Égypte antique est-elle née ?

Christian Jacq : J'ai lu un livre qui m'a fasciné quand j'avais 13 ans. Il s'agissait de L'histoire de la civilisation de l'Égypte ancienne, un ouvrage en trois volumes écrit par l'égyptologue belge Jacques Pirenne. C'était un panorama complet, richement illustré, qui m'a donné l'impression d'entrer dans un territoire dans lequel je me sentais bien. A l'époque, l'égyptologie était encore une discipline hermétique, réservée à quelques rares spécialistes. Ce livre était une formidable ouverture sur un monde fascinant. Je me suis renseigné sur le parcours que je devais suivre, et je suis passé par des études à la Sorbonne, par un doctorat d'égyptologie, et je suis allé au bout de ma passion.

Quels sont les grands chocs que vous avez ressentis en visitant l'Égypte ?

Christian Jacq : J'y suis allé pour la première fois à l'occasion de mon voyage de noces, il y a une quarantaine d'années. J'avais 18 ans et à ce moment-là, le tourisme était nettement moins développé qu'aujourd'hui. J'ai eu la chance de faire cette découverte en étant accompagné par un vieil égyptien merveilleux, qui commentait les sites que nous visitions. Nous sommes allés sur le site de Memphis, où j'ai vu un colosse couché à l'effigie de Ramsès. J'étais sidéré par la finesse des traits, le sourire et la beauté du regard de cette statue. Elle alliait la grâce et la puissance, ce qui est caractéristique de l'art égyptien. En voyant cette œuvre présentée dans un bâtiment quelconque, j'ai pensé "Il devrait être debout, et j'aimerais participer aux travaux qui permettront de le redresser". J'étais loin d'imaginer que j'allais écrire toute une série de livres consacrés à Ramsès ! Par la suite, j'ai été ébloui par la découverte de la grande pyramide. Il se produit quelque chose de magique lorsque l'on se rend là-bas. Même si vous croyez connaître le site par cœur parce que vous l'avez vu cent mille fois dans des magazines ou des documentaires, vous éprouvez une émotion incroyable. Face à cette énorme masse, vous vous sentez minuscule et en même temps élevé vers le ciel, vers un idéal de pureté. Dans le temple de Karnak, on reste bouche bée, et la vision des peintures des tombes de la Vallée des Rois, qui semblent avoir été achevées la veille, vous projette dans un monde merveilleux de dieux et de déesses ! Dans cette civilisation, rien ne se répète. Aucune tombe, aucune statue ne ressemble à une autre.

Comment vous est venue l'idée de *La Reine Soleil* ?

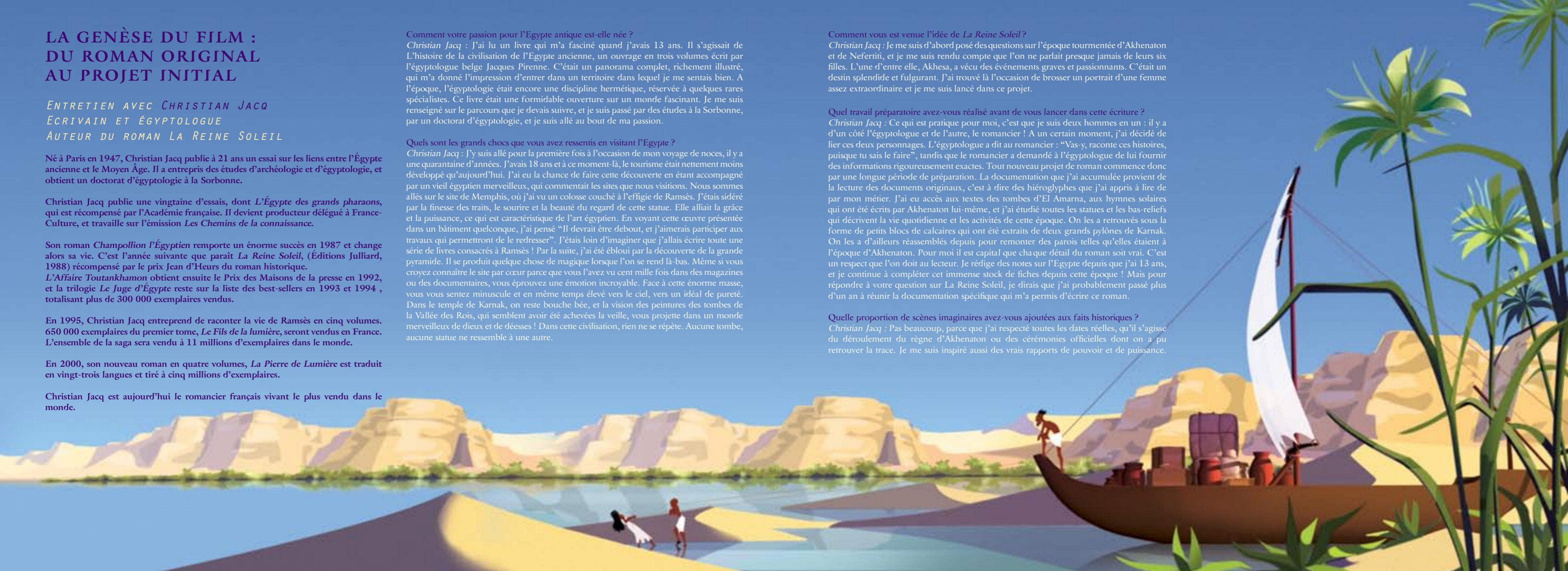
Christian Jacq : Je me suis d'abord posé des questions sur l'époque tourmentée d'Akhenaton et de Nefertiti, et je me suis rendu compte que l'on ne parlait presque jamais de leurs six filles. L'une d'entre elle, Akhesa, a vécu des événements graves et passionnants. C'était un destin splendide et fulgurant. J'ai trouvé là l'occasion de brosser un portrait d'une femme assez extraordinaire et je me suis lancé dans ce projet.

Quel travail préparatoire avez-vous réalisé avant de vous lancer dans cette écriture ?

Christian Jacq : Ce qui est pratique pour moi, c'est que je suis deux hommes en un : il y a d'un côté l'égyptologue et de l'autre, le romancier ! A un certain moment, j'ai décidé de lier ces deux personnages. L'égyptologue a dit au romancier : "Vas-y, raconte ces histoires, puisque tu sais le faire", tandis que le romancier a demandé à l'égyptologue de lui fournir des informations rigoureusement exactes. Tout nouveau projet de roman commence donc par une longue période de préparation. La documentation que j'ai accumulée provient de la lecture des documents originaux, c'est à dire des hiéroglyphes que j'ai appris à lire de par mon métier. J'ai eu accès aux textes des tombes d'El Amarna, aux hymnes solaires qui ont été écrits par Akhenaton lui-même, et j'ai étudié toutes les statues et les bas-reliefs qui décrivent la vie quotidienne et les activités de cette époque. On les a retrouvés sous la forme de petits blocs de calcaires qui ont été extraits de deux grands pylônes de Karnak. On les a d'ailleurs réassemblés depuis pour remonter des parois telles qu'elles étaient à l'époque d'Akhenaton. Pour moi il est capital que chaque détail du roman soit vrai. C'est un respect que l'on doit au lecteur. Je rédige des notes sur l'Égypte depuis que j'ai 13 ans, et je continue à compléter cet immense stock de fiches depuis cette époque ! Mais pour répondre à votre question sur *La Reine Soleil*, je dirais que j'ai probablement passé plus d'un an à réunir la documentation spécifique qui m'a permis d'écrire ce roman.

Quelle proportion de scènes imaginaires avez-vous ajoutées aux faits historiques ?

Christian Jacq : Pas beaucoup, parce que j'ai respecté toutes les dates réelles, qu'il s'agisse du déroulement du règne d'Akhenaton ou des cérémonies officielles dont on a pu retrouver la trace. Je me suis inspiré aussi des vrais rapports de pouvoir et de puissance.



Mais en dehors de cela, je me nourris de la lecture des hiéroglyphes et des bas-reliefs de l’époque, qui sont pour moi des “bandes dessinées” qui contiennent le texte et l’image, et qui me donnent l’impression de voir des scènes qui bougent et qui vivent.

En tant que romancier, j’ai envie de donner de la chair à tous ces personnages, et je les fais vivre et parler comme ils le faisaient à l’époque. Je me souviens par exemple d’une scène peinte où l’on voit deux ouvriers agricoles discuter dans un champ. L’un dit à l’autre “Arrête de feignasser ! Tu ne fais rien. Si ça continue, je vais être obligé d’appeler le contremaître !”. L’autre lui répond “Attends, j’ai soif ! Laisse-moi tranquille. Tu me casses les pieds !”. Ils parlaient réellement comme ça, comme nous ! C’était intéressant de mettre en scène ces personnages anonymes de la vie quotidienne dans mes romans. J’ai essayé de me glisser complètement dans la vie de l’époque.

LA REINE SOLEIL est la première adaptation d’une de vos œuvres au cinéma. Comment vivez-vous cette nouvelle expérience ?

Christian Jacq : Avec beaucoup de plaisir. Depuis vingt ans, les droits de chacun de mes livres ont été achetés par des productions françaises et américaines, mais ce sont des projets difficiles à monter, de très grosses machines. Aujourd’hui, je suis heureux que l’un de ces projets ait abouti. Je ne m’attendais pas à ce que cette première adaptation soit un dessin animé, mais je dois dire que le résultat est formidable. C’est très étrange de voir comment quelqu’un adapte et repense votre travail, mais c’est réussi.

Qu’est-ce qui vous a plu à la lecture du scénario ?

Christian Jacq : J’ai aimé la manière dont on a respecté l’esprit du roman, et la personnalité d’Akhesa. Les auteurs et le réalisateur aiment l’Egypte et cela se sent énormément. J’ai été frappé par la beauté des images et des décors. Il y a vraiment des choses magnifiques, qui passent presque trop vite. J’ai eu plusieurs fois l’envie d’arrêter l’image pour avoir le temps de tout apprécier ! Toutes les dimensions du roman sont là : l’humour, l’aventure, la description de la démarche mystique d’Akhenaton. Je suis donc vraiment content de ce film.

Quelles sont les scènes que vous avez préférées ?

Christian Jacq : J’aime beaucoup le début : l’aventure d’Akhesa qui se faufile dans la ville, et qui est accompagnée par une chatte pleine de ressources. En une scène, on comprend qu’il s’agit d’une héroïne indépendante et courageuse. J’ai beaucoup aimé aussi la séquence de la barque solaire, lorsque le pharaon entre dans la pyramide. Ce mysticisme est bien rendu. La scène des retrouvailles entre Akhesa et Nefertiti est également très émouvante. Il y a beaucoup de beaux passages.

Tout au long de votre carrière d’écrivain, vous avez œuvré pour faire connaître l’Egypte antique à un large public. Êtes-vous satisfait de savoir que LA REINE SOLEIL va toucher à présent des jeunes spectateurs qui n’ont pas eu accès à votre livre, grâce à l’animation ?

Christian Jacq : Enormément ! J’ai déjà eu l’occasion d’écrire directement pour les enfants, notamment au travers de contes. La plus jeune lectrice de mes romans a 7 ans. Elle m’a envoyé une lettre dans la quelle elle me pose des questions. J’ai aussi beaucoup de lecteurs de 13, 14 et 15 ans, qui sont de vrais passionnés. Ce film d’animation est une très belle étape, car je pense qu’il réunit des qualités qui permettent d’intéresser aussi bien les adultes que les plus jeunes. Il me donne aussi l’impression d’être l’heureux grand-père de plein d’enfants !

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE ALESSANDRI PRODUCTEUR

Philippe Alessandri travaille dans le dessin animé depuis douze ans. Il dirige aujourd’hui Téléimages Kids, l'une des principales sociétés de production de programmes d’animation en France. Il a créé Belokan Productions avec Léon Zuratas en 1996, afin de produire des longs métrages d’animation pour le cinéma. Le premier d’entre eux a été LES ENFANTS DE LA PLUIE (2003) première réalisation de Philippe Leclerc, qui signe aujourd’hui LA REINE SOLEIL. Philippe Alessandri adapte actuellement la comédie musicale de Philippe Chatel *Emilie Jolie en animation 3D*, au sein de Téléimages Kids.

Comment ce projet a-t-il été monté ?

Philippe Alessandri : L’idée m’est venue en 1998, lors de mon voyage de noce. Ma femme, qui aime beaucoup les romans de Christian Jacq, m’a fait découvrir *La Reine Soleil*, que j’ai lu et trouvé formidable. En rentrant, j’ai dit à Léon “J’ai trouvé le thème de notre prochain film : l’Egypte ancienne, d’après un roman de Christian Jacq.” Du coup, Léon s’est mis à lire toutes les œuvres de Christian Jacq. Nous avons choisi *La Reine Soleil* parce que ses héros étaient des enfants. Ensuite, il a fallu trouver un scénariste. Nous sommes entrés en contact avec Gilles Adrien, qui avait reçu un César pour DELICATESSEN. Il nous a proposé de

travailler en co-écriture avec un jeune scénariste qui s’appelle Hadrien Soulez-Larivière, et ensemble, ils ont fait une adaptation dynamique. Ce n’était pas une tâche facile, parce que le roman a été écrit pour les adultes et comporte deux parties, dont la seconde devient sombre, ce qui ne convenait pas à un film familial. Très intelligemment, Gilles Adrien a fait le choix de n’adapter que la première partie du livre, et de faire de la princesse Akhesa l’héroïne de l’histoire, tout en donnant une place importante à Toutankhamon. A partir du moment où nous avons eu ce scénario très fort, il nous fallait encore développer toute la partie graphique.

Comment avez-vous procédé ?

Philippe Alessandri : L’univers graphique a été assez compliqué à définir. Sans doute parce qu’il y avait déjà eu un film, LE PRINCE D’EGYPTE, qui avait frappé les créateurs graphiques auxquels nous nous adressions. Nous n’arrivions pas à nous en démarquer. Etpuisquelqu’unnousaconsillédenousadresseràNeil Ross, qui avait tenu des responsabilités importantes sur plusieurs productions des studios Dreamworks. Il est venu avec un univers original, dans lequel transparaisait sa passion de l’Egypte. Il a réalisé un travail somptueux sous forme de peintures, d’illustrations et d’esquisses qu’il a fallu adapter. Lorsque nous avons disposé à la fois du script et de la charte graphique de LA REINE SOLEIL, nous avons mis un an à réunir le financement. Nos partenaires ont été Canal Plus, France 3 Cinéma, et Rezo Films qui assure la distribution et nous a aussi aidé à boucler le financement.

Avec les récents succès de KIRIKOU et des TRIPLETTES DE BELLEVILLE, est-il plus facile de financer un long métrage d’animation comme LES ENFANTS DE LA PLUIE et LA REINE SOLEIL en France ?

Philippe Alessandri : Très certainement. Il y a un “effet Kirikou” que nous avons pu constater, au moment où nous recherchions des financements pour LES ENFANTS DE LA PLUIE. Avant la sortie de KIRIKOU, nous n’arrivions pas à rencontrer les distributeurs et les chaînes pour leur parler d’un long métrage de dessin animé. Depuis l’attitude de nos interlocuteurs a complètement changé.

Pensez-vous que ce succès de l’animation française témoigne d’une lassitude du public pour les productions américaines standardisées, qui retombent toujours à peu près dans les mêmes marques ?

Philippe Alessandri : C’est probable. Les films français misent sur leur particularité, et se dégagent de l’influence américaine pour trouver une identité propre. Je crois aussi que le public français a envie de voir des choses qui parlent à sa sensibilité.

Christian Jacq a-t-il formulé une requête quelconque sur l’adaptation de son travail ?

Philippe Alessandri : Aucune. Il a été très positif et nous a encouragés depuis le début du projet. Il a lu le scénario, nous a envoyé une lettre de félicitations et nous a confirmé qu’il soutiendrait la sortie du film.

Quelles sont les difficultés inhérentes à la production d’un film d’animation aujourd’hui ?

Philippe Alessandri : La principale difficulté, engendrée par les financements que l’on arrive à mobiliser, c’est qu’il est encore difficile de faire un film à 100% en France. C’est possible lorsque l’on travaille en 3D, mais ça ne l’est pratiquement plus en 2D, parce que l’on a perdu beaucoup d’animateurs 2D en France, du fait de la sous-traitance asiatique, et de l’exil de nos talents aux Etats-Unis. Comme nous avions fait le choix de la 2D, nous avons été contraints de travailler dans un autre pays. Nous avons choisi la Hongrie, où il a fallu réunir des animateurs de long métrage. Et là, je veux rendre hommage à Philippe Leclerc et à ses collaborateurs partis encadrer, et parfois même former, l’équipe hongroise.

Avez-vous veillé à ce que le film s’adresse à un public très large, des enfants aux adultes, en passant par les adolescents ?

Philippe Alessandri : Nous y avons été très attentifs, car LES ENFANTS DE LA PLUIE avait justement reçu des critiques à propos de la cible visée. Sur LA REINE SOLEIL, nous avons veillé à éviter les scènes de violence pour ne pas choquer les jeunes enfants, mais nous avons développé un second niveau de lecture pour intéresser les parents, notamment grâce à l’arrière-plan historique, très étayé, et grâce aux personnages d’adultes comme Nefertiti et Akhenaton. Nos deux héros sont une fille et un garçon, comme celles et ceux, qui, nous l’espérons, viendront voir le film.

Quelles sont les plus grandes sources de satisfaction que vous retirez de ce film ?

Philippe Alessandri : Le sujet, le scénario et le parti pris graphique de Philippe Leclerc.

ENTRETIEN AVEC LÉON ZURATAS

PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ

Après avoir débuté chez United Artists en 1965, Léon Zuratas a produit plusieurs films en prises de vues réelles, parmi lesquels figure ANNA ET LES LOUPS (1973) et LA COUSINE ANGÉLIQUE (1974), de Carlos Saura. Devenu producteur indépendant au début des années 70, il travaille ensuite sur des projets internationaux, comme le conte fantastique LEONOR (1975), réalisé par Juan Luis Bunuel, avec Michel Piccoli et Liv Ullmann, le film d’aventures IT RAINED ALL NIGHT THE DAY I LEFT (1980) de Nicolas Gessner, avec Sally Kellerman, Lou Gossett et Tony Curtis, et la biographie Gauguin, LE LOUP DANS LE SOLEIL (1986) de Henning Carlson, avec Donald Sutherland dans le rôle-titre.

Pouvez-vous évoquer votre parcours dans le domaine des longs métrages d’animation ?

Léon Zuratas : J’ai produit le premier Astérix, ASTÉRIX LE GAULOIS (1967) et le premier Lucky Luke, DAISY TOWN (1972) avec les studios belges Belvision. Ces deux films ont remporté de gros succès. Les projets suivants m’ont entraîné vers la prise de vue réelle, mais pendant ces années, je gardais l’envie de revenir au dessin animé, qui reste le plus beau moyen d’exprimer des fantasmes à l’image. Je suis donc revenu à l’animation en 1985, en reprenant contact avec René Laloux, qui avait réalisé LA PLANÈTE SAUVAGE en collaboration avec Roland Topor, et qui cherchait à développer GANDAHAR CONTRE LES HOMMES-MACHINES depuis de longues années. C’est à cette occasion que j’ai fait la connaissance de Philippe Leclerc, qui était alors assistant de René Laloux, et que je n’ai plus lâché.

Après GANDAHAR, vous avez retrouvé à la fois la science-fiction, Philippe Caza et Philippe Leclerc pour votre long métrage suivant, LES ENFANTS DE LA PLUIE…

Léon Zuratas : C’était également René Laloux qui développait cette adaptation du roman de Serge Brussolo L’ombre du dragon. Mais il ne pouvait le faire aboutir. J’ai proposé à Caza et à Philippe de reprendre le film, et nous l’avons développé de 1996 jusqu’en 2000. Le film est sorti en 2003.

Vous avez décidé de poursuivre votre collaboration avec Philippe Leclerc sur un nouveau thème, égyptien cette fois-ci, avec LA REINE SOLEIL…

Léon Zuratas : Philippe s’est passionné pour ce projet. Son intervention sur le script de LA REINE SOLEIL a été déterminante.

Comment la réalisation technique et artistique de l’animation s’est-elle organisée en Hongrie ?

Léon Zuratas : On m’avait vanté les mérites d’un studio d’animation hongrois, et lorsque nous nous sommes rendus sur place, tout semblait bien parti. Mais je dois dire que nous avons connu beaucoup de difficultés et de surprises diverses et variées. Je dois dire que le sang-froid, l’expérience et la détermination de l’équipe française nous ont permis de surmonter un nombre incroyable d’obstacles. Je tiens d’ailleurs à en citer les trois piliers : Jeff Galataud, Pascal Ropars, Fred Trouillot. L’équipe française a dû initier chacune des étapes de travail qui auraient dû être entièrement prises en charge par les hongrois. Elle a fait pratiquement 50% du storyboard, des layouts, et a signé les meilleurs moments d’animation du film !

Y a-t-il eu d’autres intervenants en Hongrie ?

Léon Zuratas : Oui. Notamment une société formidable qui s’appelle GreyKid. Elle est intervenue en sous-traitance sur une partie de l’animation, sur le compositing et sur la 3D. La contribution de GreyKid, dirigée par Stu Gamble, a été exemplaire. Je voudrais également rendre hommage à un animateur hongrois particulièrement doué : Peter Tenkei.

Vous n’avez pas utilisé de celluloïds pendant la création de l’animation…

Léon Zuratas : Non. Les dessins ont été réalisés à la main sur des feuilles de papier d’animation, puis scannés. Ils ont ensuite été colorés numériquement et intégrés au décor grâce à un compositing numérique réalisé par GreyKid. Au final, c’est grâce à la maîtrise de Philippe Leclerc et de son équipe, à notre collaboration avec GreyKid, et avec la société belge YC Aligator, dirigée par Eric Van Beuren et Joseph Claes, qui a co-produit le film, que nous sommes parvenus à réussir ce projet, et que LA REINE SOLEIL est aujourd’hui achevé.

ENTRETIEN AVEC GILLES ADRIEN

ET HADRIEN SOULEZ LARIVIÈRE

SCÉNARISTES

Gilles Adrien a reçu un César pour le scénario et les dialogues de DELICATESSEN, et a collaboré à celui de LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS. Il a réalisé le téléfilm Rue Oberkampf pour Arte et vient de concevoir la série de programmes courts Bad Girl que l’on découvrira sur le web en 2007.

Hadrien Soulez Larivière a écrit des scripts pour des séries de fiction et d’animation comme L’APPRENTI DU PÈRE NOËL ou RATZ. Il a co-écrit le court métrage LA COLLECTION DE JUDICAËL qui a reçu le grand prix de Gerardmer et réalisé le court métrage VROUM qui a reçu le prix du public au festival de Sens.

Comment avez-vous transformé les 400 pages du roman de Christian Jacq en script de film d’animation ?

Gilles Adrien : Toute adaptation d’un livre en scénario est une sorte de “trahison”, dans la mesure où il faut prendre les éléments dynamiques d’un récit et les transposer en images. Le livre de Christian Jacq était très bien documenté, et traitait d’une période charnière de l’histoire de l’Egypte antique, celle du règne d’Amenophis IV, que l’on connaît sous le nom d’Akhenaton. C’était une époque très riche dans les domaines artistiques, mystiques et militaires. Je souhaitais écrire en binôme, avec Hadrien Soulez Larivière, qui a été un très bon partenaire. Nous avons commencé à écrire le script en 2001 et l’avons achevé en 2003.

Hadrien Soulez Larivière : Léon Zuratas nous a dit que nous pouvions adapter librement le roman, ce qui était très important. L’histoire que raconte Christian Jacq se déroule sur toute une vie. Nous avons choisi une situation décrite dans l’un des premiers chapitres, celui où la jeune Akhesa rejoint sa mère Nefertiti qui vit recluse loin du palais. Cela nous permettait de construire un parcours initiatique autour d’un voyage à travers toute l’Egypte, de l’ancienne Thèbes aux confins du désert.

Gilles Adrien : Nous cherchions les enjeux les plus importants dans les éléments d’intrigue, afin que les spectateurs puissent s’identifier aux personnages principaux. Le royaume est en danger, mais le pharaon, un peu défaillant, n’a pas conscience du danger que représentent les hittites, et sous-estime le pouvoir des prêtres qui l’entourent. Akhesa doit retrouver sa mère pour sauver l’Egypte. Nous avons là des éléments qui permettent à nos héros de s’accomplir au travers de différentes épreuves.

Quelles sont les idées qui sont nées de votre collaboration avec Philippe Leclerc ?

Hadrien Soulez Larivière : Nous avons écrit une première version du script avec peu de fantastique. Philippe Leclerc a énormément développé cet aspect. Il voulait aussi rajouter de l’humour. Il s’est ainsi progressivement approprié l’histoire.

Comment avez-vous géré cette utilisation de l’imaginaire égyptien tout en restant dans le cadre de la réalité historique sur la quelle repose le roman de Christian Jacq ?

Hadrien Soulez Larivière : Nous avions l’avantage de traiter d’une époque particulièrement mystérieuse. Akhenaton est l’un des premiers monothéistes de l’histoire. Il a été considéré comme hérétique, ce qui explique que l’on a voulu effacer pratiquement toutes les traces de son règne. Il en reste si peu de choses aujourd’hui que l’on a la possibilité d’inventer beaucoup.

Gilles Adrien : La veine fantastique est directement issue de la mythologie égyptienne, qui est riche d’éléments surnaturels, et qui imprégnait tous les événements de la vie quotidienne. Il était donc naturel, et relativement facile de glisser des éléments réels que nous connaissons tous vers les thèmes du royaume des ombres, vers l’au-delà tel que l’imaginaient les égyptiens d’alors.

Je voudrais revenir à un des scènes du film : le voyage du pharaon vers l’au-delà. Comment avez-vous conçu cette séquence ?

Gilles Adrien : Nous nous sommes beaucoup inspirés de la mythologie égyptienne, avec les sept portes qui doivent être franchies avant d’arriver vers la vie éternelle, et la barque du pharaon qui doit le mener vers l’au-delà. C’est fascinant de voir à quel point les égyptiens ont défini les moindres détails de cet imaginaire par le biais de dessins, de sculptures, de récits.

Hadrien Soulez Larivière : Lorsqu’on étudie l’Egypte, on ne peut être que frappé par la place énorme que la civilisation égyptienne avait accordé à la mort dans ses rituels et son architecture. La mort était omniprésente.

Gilles Adrien : Il faut préciser que pour eux, la mort n’avait pas la même signification que pour nous. Dans l’Egypte antique, il s’agissait d’un passage vers une autre vie.



LA REINE SOLEIL : DE LA RÉALISATION À L’ANIMATION

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC TROUILLOT ASSISTANT-RÉALISATEUR

Après avoir appris les techniques du dessin animé à l’école du CFT Gobelins, Frédéric Trouillot travaille sur plusieurs séries d’animation au sein du studio Praxinos , fondé à Montpellier par Philippe Leclerc, Jean-Paul Gaspari et Emile Bourget (qui fut l’assistant de Paul Grimault). Parmi ces séries ou pilotes de série, on peut citer LES ANIMAUX DU BOIS DE QUAT’ SOUS, L’ÎLE DE NOAH, CALAMITY JANE, LES ZOORIGINAUX et WHEEL SQUAD. Il devient superviseur d’animation et passe ensuite au long métrage, en tant qu’assistant-réalisateur de Philippe Leclerc sur LES ENFANTS DE LA PLUIE (2003) puis sur LA REINE SOLEIL. En marge du dessin animé, Il signe une série d’albums d’humour chez Vents d’Ouest, avec le scénariste Jim.

Pouvez-vous nous décrire le rôle que tient un assistant-réalisateur sur un long métrage d’animation ?

Frédéric Trouillot : Alors que le réalisateur se concentre sur la narration et la mise en scène, son assistant est directement en contact avec tous les départements artistiques et techniques. Il relaie la vision du réalisateur, et s’assure que celle-ci est respectée en vérifiant le travail de cha que département.

Quel environnement de travail avez-vous découvert lorsque vous êtes arrivé en Hongrie ?
Frédéric Trouillot : Nous pensions nous installer dans un studio bien équipé, et trouver sur place de nombreux artistes et techniciens compétents…mais nous avons découvert une maison vide, à l’exception de quelques tables d’animation ! Il y avait là un matériel informatique obsolète et une petite équipe de bonne volonté, manquant d’expérience, qui n’était pas structurée pour faire face à la production d’un long métrage ambitieux. Il a fallu s’organiser pour pouvoir travailler. Nous avons bataillé pour obtenir un téléphone et des logiciels à jour, et avons mis nos ordinateurs personnels à la disposition de la production. Certaines situations étaient tellement absurdes que Philippe et moi avons partagés des fous rires inoubliables ! Heureusement, de très bons techniciens français sont venus en renfort, comme Thomas Allard qui est intervenu sur le story board, et Pascal Ropars à la direction de l’animation. J’ai travaillé sur le pré-découpage du storyboard, et j’ai dirigé les artistes hongrois en essayant de les motiver et en leur apprenant des méthodes de travail en équipe.

Etes-vous intervenu aussi sur la charte graphique ?
Frédéric Trouillot : Oui. Le travail de Neil Ross était très beau, mais ne pouvait pas être appliqué tel quel. J’ai participé à cette adaptation graphique avec Philippe, et suis également intervenu sur les recherches de design. En soi, l’Égypte antique est un formidable atout pour le graphisme d’animation. Les lignes très pures des temples, des pyramides et des paysages désertiques, l’aspect graphique de l’art égyptien et ses décorations aplats, s’adaptent parfaitement au dessin animé. Philippe voulait conserver cet aspect d’ aplats des personnages, ne pas jouer la carte du réalisme.

ENTRETIEN AVEC PASCAL ROPARS DIRECTEUR DE L’ANIMATION

Pascal Ropars a débuté son parcours professionnel sur la série *Les mondes engloutis*. Il a travaillé sur *Le Piaf* et *Babar* au sein du studio d’animation de Paul et Gaëtan Brizzi, puis sur le long métrage *LA BANDE À PICSOU : LE TRÉSOR DE LA LAMPE PERDUE* (1990), production initiée par Disney après le rachat de ce studio. Pascal Ropars a rejoint ensuite Praxinos à Montpellier et participé à plusieurs productions de télévision : *LES ANIMAUX DU BOIS DE QUAT’ SOUS, L’ÎLE DE NOAH*, le pilote de la série *CALAMITY JANE*, dont il crée le personnage principal, puis la série cartoon *SHTOING CIRCUS*. Pour *LES ENFANTS DE LA PLUIE* (2003), il a adapté le design des personnages de Philippe Caza à l’animation et est également intervenu sur le story board.

Comment définiriez-vous le style d’animation de LA REINE SOLEIL ?
Pascal Ropars : C’est un style réaliste, qui donne aux personnages un aspect 2D assez théâtral et épuré. Nous avons opté pour un effet d’à-plat, très graphique, qui s’adaptait bien à l’environnement de l’Égypte antique.

Comment crée-t’on des personnages de dessin animé ?
Pascal Ropars : On choisit d’abord le graphisme qui correspond le mieux à l’histoire. On développe une première approche, souvent assez innovante, et ces premiers dessins servent à chercher le financement du projet. Ensuite, lorsque le design a été défini et approuvé, on aborde la phase technique du dessin d’animation. On travaille chaque personnage pour qu’il puisse tourner dans l’espace, en réalisant un “turnaround”. Il s’agit d’une série de dessins qui représentent le personnage de face, de trois quarts, de profil, de trois quarts dos et de dos. Ces cinq poses de bases permettent de comprendre le volume du personnage, qui peut ensuite être repris et dessiné par n’importe quel artiste. Ensuite, on passe à la colorisation, et on essaie de limiter le nombre de couleurs pour renforcer l’impact global de chacun des héros.

Quels personnages ont-ils été particulièrement difficiles à animer ?
Pascal Ropars : Tous, parce que l’univers de LA REINE SOLEIL est réaliste. Il a fallu faire un “casting” d’animateurs et leur attribuer à chacun un personnage en fonction de leur caractère. En général, les filles animatrices ont plus de sensibilité, et sont donc à l’aise dans les scènes subtiles, où l’on traite des ambiances douces. Elles animent finement

les scènes avec les enfants. Pour revenir à votre question, les scènes avec Zannanza et les chevaux posaient un certain nombre de difficultés, car nous voulions leur donner une belle allure. Ces scènes ont été retravaillées avec un logiciel 2D qui s’appelle Moho. On peut rendre ainsi certaines animations plus fluides. Nous avons utilisé aussi Moho sur les gros plans du visage du pharaon. C’était un parti-pris de Philippe Leclerc, assez risqué au départ, mais qui a formidablement bien marché. Ce logiciel a aussi l’avantage de réguler les proportions d’un personnage tout au long d’un plan, en le rendant fidèle au modèle . Mais j’insiste bien sur le fait qu’il ne s’agit là que d’un outil. Rien n’est “créé automatiquement” par la machine. La machine n’invente rien. Elle s’appuie sur les créations de l’animateur qui travaille sur ce logiciel.

Comment avez-vous géré la coloration des traits de contour des personnages de LA REINE SOLEIL ?
Pascal Ropars : C’est une technique qui existe déjà depuis quelques années, et qui s’appelle “Self trace”. Le principe du tracé de couleur, c’est de faire disparaître le trait noir traditionnel, qui produisait un aspect assez dur. Le trait coloré, lui, disparaît dans la couleur des personnages du film. Par exemple, si vous observez bien Akhesa, vous vous rendrez compte que ce traitement met en valeur sa silhouette. Le trait originel du dessin que l’on scanne sur la feuille de papier peut être traité de multiples façons. On peut le rendre plus ou moins épais, et utiliser différentes nuances de couleurs pour obtenir différents effets. Dans l’idéal, on essaie de travailler seulement avec l’ombre et la lumière, et on élimine le plus possible le trait de contour, grâce à cette colorisation.

Comment passe-t-on du dessin sur papier à l’image finale que l’on voit dans le film ?
Pascal Ropars : Au départ, l’animateur traduit le mouvement sous la forme d’une série d’esquisses dynamiques, très expressives. Ces esquisses que l’on appelle des “roughs” sont ensuite données à l’assistant, qui va les “mettre au propre”, avec des traits nets. Le personnage est alors dessiné avec une ligne pure, un trait noir qui va à l’essentiel, et qui retranscrit l’intention de l’animateur tout en respectant le design du personnage. C’est une étape importante, car les animateurs ont tendance à s’écarter un peu du “Model Sheet” du personnage, qui pourrait finir par ne plus se ressembler si les assistants ne veillaient pas à respecter cette continuité. On scanne ce dessin, et un logiciel corrige les irrégularités d’épaisseurs de traits pour que tout soit homogène d’un dessin à l’autre. Ensuite, il ne reste plus qu’à remplir les différentes parties du personnage avec les couleurs qui ont été définies.

Est-ce que les techniques numériques permettent de corriger un peu l’animation ?
Pascal Ropars : Les interventions sont limitées. Si on se rend compte un peu trop tard que certains dessins d’une scène posent un problème, on les retire, quitte à obtenir une animation plus brutale. Si ce défaut subsiste, on recadre numériquement l’action pour cacher ce qui ne va pas. On a aussi la possibilité de changer la position du personnage dans le cadre, ou bien d’ajouter un élément de décor devant lui. Philippe Leclerc n’intervient que très peu pendant la phase de l’animation, mais par contre, il se réserve toutes les interventions possibles au moment du compositing, lorsque l’on assemble les différents éléments de la chaîne de travail : décors , animation cadres de prises de vue, effets spéciaux, etc. Il agit de manière importante sur les différents matériaux qui lui ont été livrés et les façonne à sa manière jusqu’à cette dernière étape.



LA MISE EN SCENE

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE LECLERC RÉALISATEUR

Philippe Leclerc apprend la pratique du cinéma d’animation dans les années 70, à l’école des beaux arts de Reims. Il met ses connaissances en pratique en créant des personnages de dessin animé pour plusieurs spots publicitaires. Après avoir fait la connaissance de Paul Grimault et rejoint son équipe en tant qu’animateur, Philippe Leclerc travaille pendant quatre ans sur la nouvelle version de *La bergère et le ramoneur*, qui deviendra *LE ROI ET L’OISEAU* (1979) puis sur *LA TABLE TOURNANTE* (1988). Il devient ensuite l’assistant réalisateur de René Laloux sur *GANDAHAR* (1998), puis directeur artistique de la section cinéma d’une agence de publicité. Il se rend à Montpellier pour collaborer avec Jean François Laguionie au sein du studio La Fabrique et réalise là plusieurs séries, parmi lesquelles figure *Les animaux du bois de quat’sous*. Il décide de s’y installer et fonde alors le studio Praxinos avec Jean Paul Gaspari. L’équipe de Praxinos travaille sur plusieurs séries et pilotes, dont *WHEEL SQUAD*, *L’ÎLE DE NOAH*, *AVRIL ET LE MARCHAND DE SABLE* et *LES ZOORIGINAUX*. Philippe Leclerc mobilise à nouveau son équipe sur la préparation des *ENFANTS DE LA PLUIE* (2003), son premier long métrage, mais à la fin de cette période faste, Praxinos ferme malheureusement ses portes. C’est entouré du même groupe d’artistes amis qu’il conçoit l’univers égyptien de *LA REINE SOLEIL*.

Vous intéressiez-vous déjà à l’Egypte antique avant de travailler sur *LA REINE SOLEIL* ?
Philippe Leclerc : Oh oui ! Dans les années 70, quand j’étudiais aux beaux-arts, j’étais déjà passionné par l’Egypte et sa mystique, et par l’art égyptien. J’achetais des reproductions de statues antiques fabriquées par les ateliers du Louvre.

Comment avez-vous découvert le roman de Christian Jacq ?
Philippe Leclerc : Je connaissais l’œuvre de Christian Jacq, mais plutôt que des romans consacrés à l’Egypte, je lisais des livres comme *La proportion égyptienne* et les rapports de divine harmonie, ainsi que des ouvrages ésotériques. Au début de mon travail, je me suis appuyé sur la première version du script, qui avait été écrite par Gilles Adrien et Hadrien Soulez-Larivière. Ce n’est que dans un second temps que j’ai lu le livre, dont nous avons surtout retenu les personnages et le cadre historique.

Qu’est-ce qui vous a passionné d’emblée dans ce projet ?
Philippe Leclerc : L’art graphique, la beauté de l’art égyptien, et la mystique de cette époque antique.

A la lecture du scénario, quelles sont les premières idées qui vous sont venues en tête ?
Philippe Leclerc : La première version du script était très intéressante, mais je voulais y trouver un peu plus d’Egypte, plus de scènes autour du pharaon et de la spiritualité, plus de magie. Je me suis donc intéressé davantage au personnage d’Akhenaton, à son

androgynie, à sa folie. J’ai également essayé de dépeindre Akhesa comme une jeune fille d’aujourd’hui, qui se sent perdue à la suite de la séparation de ses parents. Akhesa voit son père se couper de la réalité, et souffre de l’absence de sa mère. Comme tous les enfants qui se retrouvent dans ce cas, elle tente de réunir ce couple brisé.

Que pouvez-vous nous dire de la contribution graphique de Neil Ross ?
Philippe Leclerc : J’ai trouvé que cette première base de travail et cet apport graphique étaient extraordinaires. On y trouvait une simplicité de formes, une très belle palette de couleurs, une richesse de textures qui correspondaient exactement à ce que j’avais envie de faire. Par la suite, il a fallu adapter tout cela, et créer l’aspect des personnages, que Neil avait seulement représentés sous la forme de petites silhouettes, posées dans des environnements immenses. Mais cette direction plastique a été déterminante pour le traitement des décors.

Pouvez-vous nous parler de votre vision de chacun des personnages principaux, en commençant par Akhesa ?
Philippe Leclerc : Dans la réalité historique, Akhesa est un personnage qui n’a pas une grande importance. Elle n’est que la fille d’Akhenaton. Thout est dans le même cas, d’ailleurs. Il ne doit sa célébrité contemporaine qu’au fait que l’on a découvert sa tombe ! Pour revenir à Akhesa, je voulais saisir l’occasion de la représenter comme une enfant d’aujourd’hui, qui subit la séparation de ses parents, et qui a un problème d’Eédipe avec son père.

Vous avez créé le personnage de la chatte d’Akhesa…
Philippe Leclerc : Oui, la chatte Bastat – dont le nom fait référence à la déesse Bastet – a été donnée à Akhesa par Néfertiiti. La reine reste en contact télépathique avec cet animal et peut ainsi veiller sur sa fille en dépit de son éloignement. Elle devient ses yeux.

Comment avez-vous dépeint Thout ?
Philippe Leclerc : Je l’imaginai un peu comme un garçon du peuple, un petit gars qui ne supporte pas cette fille de la haute bourgeoisie, et qui se rend à la cour contraint et forcé, en traînant les pieds ! C’était l’occasion de confronter deux origines sociales différentes. En dépit du fait que Thout est un prince, Akhesa, en tant que fille de Pharaon, a une nature divine. Elle est donc placée beaucoup plus haut que lui dans l’échelle sociale.

Parlons d’Akhenaton à présent…
Philippe Leclerc : Sa personnalité m’intéressait beaucoup, pas seulement parce qu’il est considéré comme l’inventeur du monothéisme, mais aussi de par sa représentation statuaire et graphique. Akhenaton avait un aspect androgyne et se considérait à la fois comme “père et mère” de l’Egypte. Il était souvent représenté avec des hanches larges, et quelquefois même avec de la poitrine et du ventre. Je me suis mis à lire beaucoup de textes qui lui ont été consacrés, et qui le décrivent comme un être à part, perdu dans son univers, détaché de la chair et des préoccupations de la vie quotidienne. Son côté mystique le poussait à imposer la paix, quitte à le faire par le biais d’une dictature ! J’étais passionné par l’idée de la confrontation entre Akhesa et ce père hors norme, perdu dans son rêve mystique.



Comment avez-vous dépeint les prêtres d’Amon-Ré ?

Philippe Leclerc : Je voulais décrire cette lutte pour le pouvoir, qui a eu lieu par le biais de Seneb dans la réalité historique. J’ai traité ce personnage comme une entité. D’autres prêtres lui ressemblent. L’un commence une phrase et l’autre continue. A l’époque, il y avait vraiment une guerre entre les prêtres de Thèbes, l’ancienne capitale, et le pharaon qui avait construit la Cité du Soleil et en avait fait la nouvelle capitale de l’Egypte. Ces prêtres ont voulu rétablir l’ancien régime en le poussant à abdiquer. Les lois égyptiennes stipulaient clairement qu’un couple devait régner sur l’Egypte. Akhenaton avait beau se considérer à la fois comme père et mère de son royaume, il n’a pu empêcher que les complots se multiplient autour de lui. C’est de là que lui est venue l’idée d’épouser symboliquement sa propre fille, ce qui est évidemment une réalité historique très difficile à aborder dans le cadre d’un film d’animation !

Je crois que la première version du personnage du chef des hittites était très différente de ce qu’est devenu Zanannza par la suite…

Philippe Leclerc : Oui. Le personnage imaginé par Gilles Adrien était une sorte de barbare, une brute épaisse que je trouvais un peu prévisible. J’ai préféré inverser le cliché et dépeindre un homme plus élégant. Une sorte de mercenaire anarchiste et cultivé, qui veut profiter de la vie et emploie des soudards pour arriver à ses fins. Le fait qu’il ait un certain charme permettait aussi d’établir des liens entre lui et Akhesa, des liens qui évoquent d’ailleurs la réalité historique. Il semblerait qu’Akhesa ait eu l’idée d’épouser un prince hittite pour réunir les deux royaumes et apporter la paix. Ce prince aurait été assassiné par le général Horemheb, chef des armées de Pharaon, qui était lui-même amoureux d’Akhesa.

Justement, parlez-nous de ce personnage…

Philippe Leclerc : Horemheb, qui fut plus tard pharaon lui-même, trahit Akhenaton au début du film, mais il croit le faire pour le bien de l’Egypte. Il est persuadé que l’invasion hittite est imminente et que Pharaon ne fait rien pour l’empêcher. Ce thème de l’invasion hittite me rappelle un point que j’aurais bien voulu traiter dans le film. Alors que les égyptiens ne savaient travailler que le bronze, le cuivre et l’or, les hittites avaient la maîtrise du fer, ce qui leur permettait de fabriquer des épées et des armes bien plus solides que celles de leurs ennemis. Les égyptiens étaient donc extrêmement vulnérables, en raison de l’infériorité de leur équipement militaire.

Quels sont les choix graphiques que ce sujet vous a inspirés pour les personnages ?

Philippe Leclerc : Quand je regarde le graphisme égyptien, je suis frappé par son modernisme. C’est ce qui m’a poussé à aller vers un style un peu plus “art déco”.

En voyant le film, on a le sentiment que vous avez voulu échapper au déluge d’accessoires, de bijoux et de tentures que l’on a souvent vu dans les représentations hollywoodiennes de l’Egypte…

Philippe Leclerc : Oui, je ne voulais pas tomber dans le travers du style baroque hollywoodien : la surcharge, les brillances, etc. Je ne voulais pas non plus traiter les enluminures ou les fresques détaillées sur les murs, pour éviter de noyer les personnages dans des décors trop chargés. Je dirais que j’ai fait le choix d’une représentation théâtrale, avec un décor volontairement épuré, dont on ne retient que les éléments essentiels.

On sent que vous avez pris un plaisir tout particulier à décrire le voyage du pharaon vers l’au-delà…

Philippe Leclerc : J’ai créé ce voyage de toutes pièces. La chambre funéraire couverte d’or, avec un bassin et une barque, n’existe bien évidemment pas dans les pyramides réelles. Disons qu’il s’agissait de faire ressortir certains symboles. La pureté et l’or, l’ascension vers l’au-delà, cette pièce magique dans laquelle on sent que toute la mémoire de l’Egypte a été préservée… Je voulais montrer aussi la barque solaire, le pyramidion qui s’ouvre pour laisser passer la lumière du soleil, Akhenaton qui se transforme en poussière d’or et qui s’envole pour rejoindre ses ancêtres. Cette vision vient de mon imagination, mais elle a été inspirée par la lecture du Livre des morts. Dans la mythologie égyptienne, il est dit qu’Osiris vient rencontrer le pharaon et lui demander un bail, qui est le prix de son voyage vers l’au-delà, mais je n’ai pas retenu ce point précis. Par contre, la phrase que prononce Akhenaton juste avant d’entrer dans la pyramide - “Boire dans une coupe ornée de lotus, c’est boire le soleil renaissant” - a été tirée du Livre des morts. Une autre très belle phrase de ce livre m’a également inspiré : “La crue du Nil commence avec une larme de Nefertiti”.

Est-ce là un parallèle entre le cycle féminin et le cycle du Nil ?

Philippe Leclerc : Absolument. Quand j’ai lu ça, j’ai trouvé cette image tellement captivante que j’ai eu l’idée de la scène au cours de laquelle Nefertiti a une pensée pour sa fille, laisse couler une larme sur sa joue, qui tombe dans un bassin. On voit alors des gouttes de pluie tomber, puis le débit de la grande cascade qui se trouve juste à côté augmente et déverse ce flot nouveau dans le Nil. C’est un symbole poétique que l’on n’a pas forcément besoin de comprendre pour apprécier.

Comment collaborez-vous avec Didier Lockwood ?

Philippe Leclerc : C’est une longue histoire d’amitié. J’ai vu arriver Didier au sein du groupe Magma en 1973. J’étais un grand fan de ce groupe fondé par Christian Vander. J’ai eu l’occasion de faire la connaissance de Didier à cette époque. Je dois préciser que j’ai eu longtemps l’envie de devenir musicien. J’ai commencé par faire de la batterie, puis j’ai appris à jouer de la guitare basse. Etant fasciné à la fois par l’art et par la musique, je me suis orienté vers l’animation pour combiner mes deux passions. Didier et moi avons souvent eu envie de travailler ensemble, et nous y sommes enfin parvenus lorsque j’ai réalisé Les enfants de la pluie. Nous nous comprenons extrêmement bien. Didier a une telle culture et une telle palette musicale qu’on peut pratiquement tout lui demander.

Avez-vous fait des recherches pour savoir à quoi ressemblait la musique de l’Egypte antique ?

Philippe Leclerc : Oui, mais je ne voulais pas aller dans le sens d’une reconstitution historique. Les instruments ethniques de l’époque – instruments à cordes pincées, instruments à vent, percussions – sont bien là, mais nous ne voulions pas nous limiter à eux. Didier tenait à ce que nous travaillions en collaboration étroite. Au début, il avait tendance à baser ses recherches musicales sur les images, en illustrant ce qu’il voyait. Je lui ai alors demandé de ne pas coller systématiquement à l’image. Par exemple, quand je montre Akhesa quitter Thout, furieuse, et s’éloigner dans le désert, je n’ai pas voulu utiliser un thème rythmé, intense, qui colle à l’image. J’ai préféré choisir une musique romantique qui illustre ce qui se passe dans le cœur d’Akhesa, qui est déjà en train de tomber amoureuse de ce garçon. J’ai eu énormément de chance de travailler avec Didier.

Qu’aimeriez-vous dire du “noyau dur” de votre équipe ?

Philippe Leclerc : Simplement que sans eux, le film n’aurait pas pu exister ! Nous nous connaissons tellement bien que nous savons très bien comment fonctionner les uns avec les autres. Pour faire un parallèle musical, je dirais qu’ils me font penser à de remarquables musiciens de studio, capables de tout jouer avec le même talent ! Un simple coup d’œil à la partition leur permet de partir sur les chapeaux de roues. Ils ont été formidables.



LA MUSIQUE

ENTRETIEN AVEC DIDIER LOCKWOOD

Connu dans le monde entier pour ses talents de compositeur et d'improvisateur, Didier Lockwood a marqué le jazz en créant un son très personnel. Son père, violoniste, lui a transmis sa passion pour cet instrument. Après avoir suivi un enseignement classique au conservatoire, il découvre l'improvisation et s'oriente vers une plus grande liberté musicale. Il entre dès 17 ans sur la scène du rock progressif, au sein du groupe Magma. Puis à 21 ans sur celle du jazz, lorsque Stéphane Grappelli le remarque.

Ses 30 ans de carrière, qu'il a célébrés en 2004, débordent de rencontres inoubliables parmi lesquelles on peut citer Miles Davis, Frank Zappa, Dave Brubeck, Herbie Hancock, Michel Petrucciani et Claude Nougaro. Au cours de ces années, il a enregistré près de 30 albums en Europe et aux Etats-Unis, et donné plus de 3500 concerts à travers le monde, dans les salles et festivals les plus prestigieux. Il a créé le Centre des Musiques Didier Lockwood à l'automne 2000. Cette école permet aux musiciens professionnels du monde entier de se former aux techniques de l'improvisation.

Son parcours est marqué de nombreuses récompenses : plusieurs prix SACEM, les Victoires de la Musique, le prix Charles Cros, le Blue Note Award, etc... Il est par ailleurs décoré du titre d'Officier des Arts et des Lettres, puis élevé au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Didier Lockwood a composé les bandes originales de LUNE FROIDE réalisé en 1991 par Patrick Bouchitey et de LES ENFANTS DE LA PLUIE réalisé en 2003 par Philippe Leclerc.

Comment avez-vous découvert le projet de LA REINE SOLEIL ?

Didier Lockwood : Philippe Leclerc m'en avait parlé pendant que nous travaillions sur Les enfants de la pluie. Je connais Philippe depuis longtemps et nous avons une sensibilité artistique très proche. Nous nous étions si bien entendus que nous avons convenu de prolonger cette expérience sur un second film.

Quelles ont été les premières indications de Philippe Leclerc ?

Didier Lockwood : Il m'a conseillé de laisser de côté les deux premières bobines, qui sont constituées de scènes d'action courtes et complexes, et de commencer directement par la troisième, là où il voulait faire apparaître les grands thèmes musicaux du film. Les séquences que l'on voit à partir de ce moment-là sont plus longues, et chargées d'émotions.

Avez-vous composé alors des thèmes musicaux pour les personnages principaux, ou en fonction de chaque scène ?

Didier Lockwood : J'ai d'abord créé des thèmes pour illustrer des paysages, notamment pour la scène où l'on voit le général envoyer un faucon surveiller le soldat qui va à la rencontre du groupe de mercenaires. Là, j'ai utilisé une musique arabisante, avec un violon qui joue de manière modale. J'ai composé ensuite le thème du pharaon, qui exprime le côté mystique intime du personnage et non pas son statut de maître de l'Égypte. J'ai utilisé des références à la musique française, à Ravel, Fauré et Debussy. Je cherchais à exprimer quelque chose d'assez sensible et dépouillé, qui exprime la fragilité d'Akhenaton.

Pourrait-on dire que vous avez choisi d'exprimer le ressenti des personnages et non pas d'illustrer directement ce l'on voit à l'image ?

Didier Lockwood : Ça a été le choix de Philippe, effectivement. Je trouve que c'est une démarche originale, qui se démarque de la musique clinquante et souvent standardisée que l'on entend dans les films d'animation américains. Je voulais participer à ce projet avec mon identité de compositeur européen.

Pourriez-vous décrire les thèmes qui accompagnent Akhesa et Thout ?

Didier Lockwood : Le thème d'Akesa apparaît pour la première fois lorsqu'elle traverse le palais accompagnée de sa chatte. C'est un thème ethno-contemporain, avec un groove à mi-chemin entre l'orientalisme et le rythm and blues ! En ce qui concerne Thout, c'est un thème burlesque, qui illustre la légèreté, l'insouciance. Philippe me disait que ce thème lui rappelait les leitmotiv ironiques d'Ennio Morricone que Sergio Leone utilisait tout au long d'un film. J'utilise de multiples variations autour du thème de Thout, même pendant les grandes scènes de poursuites.

Comment avez-vous créé le thème de l'entrée d'Akhenaton dans la pyramide ?

Didier Lockwood : Je souhaitais souligner le côté mystique de ce voyage. Toute la musique du film a été finalisée sur synthétiseur, mais avec des samples de vrais instruments – violons, trompettes, flûtes, hautbois, etc - complétés ensuite par des enregistrements de

parties solo avec de vrais musiciens pour le hautbois, le cor anglais et les flûtes ethniques. J'ai joué la partition de violon. Dans la séquence de la pyramide dont nous parlons, j'emploie aussi de vrais chœurs. C'est une très longue progression, très solennelle, qui se conclut en crescendo par les chœurs.

Comment avez-vous eu l'idée de travailler avec Shirel ?

Didier Lockwood : Je connaissais déjà Shirel et j'appréciais sa merveilleuse voix. Elle a fait preuve d'une musicalité et d'un professionnalisme exceptionnels en studio. Chacune de ses prises était parfaite !

Avez-vous créé aussi des bruitages qui sont presque des éléments de la musique ?

Didier Lockwood : Oui. Je tenais à le faire, car je considère que cet aspect créatif qui se rapproche de la musique concrète fait aussi partie du travail du compositeur. J'ai travaillé sur des sons extrêmement élaborés, qui ajoutent un spectre narratif à la musique. J'ai utilisé cette technique sur la séquence de la pyramide, et aussi pendant que le prêtre poursuit Akhesa à la fin du film. Au départ, il n'y avait que des effets sonores basiques - le grognement d'un crocodile, les galops des chevaux, des coups de tonnerre- et sur les indications de Philippe, j'ai créé des sons de synthèse à partir de recherches et de mélanges. J'ai également mis au point une réverbération harmonique très intéressante à partir d'un son de synthétiseur basique. Couplé avec des instruments comme des harpes ou des cordes, on obtient un spectre et une spatialisation assez incroyables . Cela donne une ambiance fantastique très intéressante, qui ressort d'autant plus que Philippe et moi avons réalisé un mixage en 5.1 pour le film.

Comment vous sont venues les idées des différents thèmes musicaux ?

Didier Lockwood : En improvisant ! Le grand thème du désert m'est venu d'un trait. Je me suis lancé en jouant la mélodie et les harmonies en temps réel et cette musique est restée. Je ne suis pas quelqu'un qui travaille étape par étape, qui analyse, décortique, besogne pour arriver à ses fins. Il faut que l'inspiration vienne vite, qu'elle jaillisse. Soit c'est fulgurant, soit ça ne va pas ! Le thème du pharaon a été créé de la même manière, en partant d'une esquisse spontanée, que j'ai retravaillé ensuite en profondeur. Généralement les premiers jets sont les meilleurs, les plus purs. Ensuite, on essaie de refaire en améliorant, et on tue souvent ainsi la fulgurance originelle. Ce que j'aime bien dans une composition, c'est une certaine fragilité. Une faille qui touche et qui émeut.

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Philippe Leclerc
Scénario	Gilles Adrien et Hadrien Soulez-Larivière
Adaptation et dialogues	Nathalie Suhard, Laurent Burtin et Philippe Leclerc
D'après le roman	de Christian Jacq « La Reine Soleil » Editions Julliard
Univers graphique	Neil Ross
Adaptation	Philippe Leclerc et Fred Trouillot
Modélisation des personnages et des décors	Fred Trouillot et Philippe Leclerc
1 ^{er} Assistant réalisateur	Fred Trouillot
Scénarimage	Thomas Allard et Fred Trouillot
Mise en place des scènes et décors	Fred Trouillot, Pascal Ropars et Jeff Galataud
Direction de l'animation	Pascal Ropars et Jeff Galataud
Détection	Christina Brossé
Direction de la postproduction	Joseph Claes
Montage image	Nathalie Delvoye
Montage son	Olivier Mortier
Bruitage	Philippe Van Leer
Mixage	Paul Heymans
Musique	Didier Lockwood
Chanson du générique interprétée par	Shirel
	Paroles de Shirel – Musique de Didier Lockwood
Éditions musicales	Ames
Production	Philippe Alessandri
Production exécutive	Olivier Zuratas
Coproduction	Jean-Michel Rey, Philippe Liégeois, Laurent Daniélou, Eric Van Beuren, Reka Temple et Arlette Zylberberg
Production déléguée	Léon Zuratas
Sociétés de production	Belokan Productions - Rezo Productions - France 3 Cinéma - YC Aligator Film RTBF (Télévision Belge) - Cinemon Entertainment
Avec le soutien de	Eurimages - La Fondation Hongroise du Cinéma - Le Ministère de l'Éducation et de la Culture de Hongrie - Les Tax Shelters des Gouvernements Belge (Innovatek) et Hongrois
En association avec	Sofica Cofimage 16 et Soficinema
Avec la participation de	Canal + et Cinécinéma
Ventes internationales	Rezo Films International
Une coproduction	France - Belgique - Hongrie

AVEC LES VOIX DE

Akhesa	Coralie Vanderlinden
Thout	David Scarpuzza
Akhenaton	Arnaud Léonard
Nefertiti	Catherine Conet
Gulmekiz	Philippe Allard
Zannanza	Philippe Allard
Horemheb	Mathieu Moreau
Maia	Nathalie Hons
Seneb	Patrick Donnay
Sogoth	Daniel Dury
Barka	Philippe Résimont
Dhoser	Martin Spinhayer
Ay	Gérard Duquet
Mahou	Jean-Marc Delhausse
Meritaton	Alexandra Corréa

VOIX ADDITIONNELLES

Francis Adam
Peppino Capotondi
Cedric Cerbara
Angelo Dello Spedale
Audrey d'Hulstère
Robert Dubois
Sébastien Fayard
David Joppart
Michel Gervais
Jacqueline Ghaye
Elisabeth Guinand
Michel Hinderyckx
Patrick Ringal
Claire Tefnin
Benoît Van Dorslaer







Splendor
films

